L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 1er MARS 1891.

BULLETIN ARTISTIQUE

XIII.

Un mot d'excuse —Un délai bien involontaire.—Mlle Héléna Augustin.—1888 et 1891.—Le concert du 16 février.—Même salle à près de trois ans d'intervalle.—Les préjugés en musique.—Le germanisme.—La musique classique.—Il faudrait s'entendre là dessus.—Où commence-t-elle ; où finit-elle?—La jeune pianiste louisianaise.—Sa personnalité artistique.—Les revenants bons de la critique.—Le poids de la reconnaissance. Théâtre de l'Opéra.—La représentation de ce soir.—Clôture définitive.—Un mot au public du dimanche.—Le répertoire.—Concert offert à Mlle Jeanne Faure.

C'était à la date du 16 février dernier que Mlle Héléna Augustin donnait son concert—retour d'Europe—; or nous voici au 1er mars et aujourd'hui seulement je viens dire ma pensée à l'endroit de ce jeune talent, déjà fort brillant. Car je ne tiens pas compte des quelques lignes que j'ai écrites à ce sujet ; la charmante pianiste mérite infiniment mieux.

Elle ne m'aura pas du moins accusé d'indifférence, j'imagine; elle sait trop en quelle estime je la tiens, quel intérêt je lui porte, pour me méconnaître ainsi. Si j'arrive tard, c'est que, trop malheureusement ainsi l'ont voulu des circonstances dont je ne vous inflige pas le détail. D'ailleurs, mes confrères de la presse américaine ont aussitôt fêté l'artiste, beaucoup mieux que je ne l'aurais pu faire et le fait de mon abstention forcé est quantité négligeable.

Vous rappelez-vous ce qu'était le Grunewald Hall, il y a tantôt trois ans, quand, à la veille de son départ, Mlle Augustin y donna sa soirée d'adieu? Eh bien, l'autre jour, non seulement foule aussi empressée, aussi compacte, était là, dès la première heure, mais encore il me semblait y retrouver ce même monde élégant, aux mêmes places. Il n'y avait guère, en fait de renouveau, que les fleurs destinées à la bénéficiaire.

C'est que l'affection de ce public, si plein de délicatesses, n'avait pas varié; de plus la curiosité était avivée; on était impatient de connaître les résultats de trois autres années, sur un terrain nouveau, dans une autre atmosphère que celle où s'était épanouie cette organisation vraiment distinguée; où avait commencé la floraison de ce talent, quelque temps transplanté en Allemagne.

Très grand pays que l'Allemagne, on ne saurait en disconvenir; terre qui a joué, qui joue un rôle puissant dans l'Art, dans la Science ; dont nombre d'individualités rayonnent sur le monde, soit.

Mais, je l'avoue, je n'ai jamais donné dans cette germanisation à outrance, dont les adeptes proclament périodiquement, d'une façon intermittente—car c'est aussi affaire de mode, d'engouement passager—qu'en dehors de l'Allemagne il n'est ni Vrai ni Beau.

Je confesse que je suis même fort éloigné de ce germanisme excessif et que, tout en admettant les hautes et incontestables valeurs de l'Allemagne, je ne reconnais nullement à celle-ci la préséance que d'aucuns lui accordent.

Pour ne parler que de la période moderne, de la période contemporaine, je suis très fermement convaincu que, pour les classes d'instruments et de chant, nul Conservatoire ne dépasse celui de Paris; que l'école de peinture et sculpture française dépasse, et d'immensément loin, l'école allemande; et que jamais au grand jamais je n'eus la bonne fortune de rencontrer un chanteur allemand égalant les grands virtuoses du chant produits par l'Italie et la France.

Il ne serait peut être pas sans intérêt de pousser plus loin ce parallèle, en entrant sur le domaine de la composition du drame lyrique actuel—c'est-à-dire la plus admirable forme, la forme la plus conquérante que puisse revêtir la musique—mais ce n'est point ici le lieu d'entreprendre pareille revue.

Mlle Héléna Augustin n'a pas donné dans ce préjugé de l'exclusivisme tudesque. Si elle a voulu continuer à Dresde, à Berlin, des études de piano déjà poussées loin ici même, ce n'est pas qu'elle n'eût pleine confiance dans le professeur hors de pair qu'elle avait ici—Mme Samuel—mais c'est, j'imagine, parce qu'elle pensait donner plus d'aise, plus de caractère à son jeu, en s'assimilant une autre manière, en prenant de nouveaux guides, non plus seulement fort autorisés encore, mais appartenant à une autre école. C'est de l'éclectisme ; et par l'éclectisme on élargit, on féconde son champ d'action.

Cette tendance se montrait tout d'abord par le programme même qu'avait composé Mlle Augustin pour cette soirée du 16 février. Et pour ma part, je lui en ai été, *in petto*, fort reconnaissant.

Vous le savez, vous le savez trop peut-être, il est des artistes—il en est beaucoup—l'espèce en est grouillante même—qui s'imaginent qu'en dehors du classique, il n'est point de salut.

Sous le prétexte de poser en personnalités sérieuses, c'est à ce seul régime qu'ils se mettent, c'est à lui qu'ils prétendent condamner leurs auditeurs. A coup sûr le classique abonde en beautés de premier ordre ; puiser à cette source est bon, est sain.

Mais enfin il faudrait aussi s'entendre sur la portée, sur l'extension de ce vocable : *classique*, dont il est tant usé, abusé. Ce qui ne l'était pas hier le devient aujourd'hui ; ce qui ne l'est point maintenant le sera tout à l'heure.

En cela c'est aussi la patine du temps qui se fait facteur important ; car je ne sache pas qu'un moule soit déterminé, soit imposé pour constituer le classique. Qui dit moule, dit négation d'originalité et voyez vous à quelle monochromie serait condamné l'Art, combien les progrès en seraient enrayés, s'il était décrété—et par qui, s'il vous plait ?—qu'il faut se modeler à jamais sur tel ou tel, s'asservir à telles et telles formules ; s'il fallait, en un mot, que l'artiste,—en quelque genre que ce soit—s'amoindrit en pharmacien, pour ainsi dire, et remplit des prescriptions, selon la formule des docteurs ès-arts, décidément inamovibles.

Vous figurez-vous ce que deviendrait, par exemple, un théâtre qui, tous les jours, d'un bout à l'autre de l'année, jouerait invariablement du Corneille, du Racine et même du Molière. Et cependant c'est là du classique, et du meilleur. Il finirait par n'avoir plus que le souffleur pour auditoire et je ne sais trop si même cette dernière victime ne s'endormirait pas, au lieu de réveiller les acteurs.

Si le classique a ses splendeurs, il a ses heures aussi ; le prodiguer pédantesquement c'est le démonétiser, et rarement vous verrez un grand artiste débouler dans ce travers, dans cette affèterie, un peu beaucoup usée d'ailleurs.

Celui-là puise le bien partout où il le trouve, sans lui demander ni sa provenance, ni sa date de naissance.

Je ne sais trop si jamais je vous ai cité, dans ces colonnes, un mot de ce charmant et intarissable esprit, de ce vrai gaulois qui vient de mourir dans sa Maison Close de Saint Raphaël : Alphonse Karr.

C'était dans l'un des meilleurs salons parisiens d'alors ; le jeune Kalkbrenner, un enfant, fils du célèbre professeur qui fit école, on le sait, avait joué divers morceaux de belle longueur, tous empruntés au genre classique ou prétendu classique. Encouragé par de dangereux bravos, le précoce bambin s'était engagé dans je ne sais plus quelle composition —de même marque—mais cette fois démesurément longue. Si bien que, malgré tout un vaillant combat, l'auteur des *Guêpes* s'était bel et bien endormi, quand une voisine, interrompant son sommeil, lui dit :

—Eh bien, M. Karr, comment trouvez-vous cet enfant ?

—Charmant, charmant, Madame, mais à parler vrai, je le préférais dans la première partie du morceau....

—? ?

—Parce qu'il était plus jeune !

Il y a en effet de ces œuvres interminables, que les classiques outrés choisissent pour les concerts, au lieu de les réserver comme musique de chambre ; et, en vérité, les auditeurs courent ainsi le risque de vieillir, tandis qu'on les écoute, eux, en même temps que ces compositions s'allongeant à l'infini.

Très appréciable le pigeon sans nul doute ; mais le fameux club des pigeons, de Londres, n'a jamais pu trouver d'estomac capable d'en consommer un par jour, durant tout un mois. Il en va ainsi un peu pour tout ; de la variété, voilà l'important.

Mlle Augustin s'est bien gardée des morceaux trop développés ; tout en faisant place à ce classique dont elle garde la juste admiration et le respect sincère, elle s'est essayée à des genres divers. Elle a attaqué, et réussi aussi, du Beethoven, du Schumann, du Moszkowski, du Chopin, du Wagner, du Mendelssohn.

Son programme portait encore le nom de M. Saint-Saëns, un pur français, qui, lui aussi, sera trop tardivement classé, comme Berlioz, et placé au premier rang des classiques. Pour cela il lui faudra d'abord mourir, ce à quoi il ne parait avoir aucune disposition, Dieu merci, et quoi qu'on en ait dit, lors de sa disparition passagère, l'an dernier.

Cette variété, dans le menu musical de ce soir là, a permis d'apprécier la diversité, la souplesse de la personnalité artistique de Mlle Augustin. C'est d'elle seule que je m'occuperai ici, la date de son concert étant déjà trop éloignée pour qu'il soit utile d'entrer dans d'autres détails. Je me contenterai de dire que la soirée a été bonne aussi pour Mlles Varelli Jacquet, Martini et M. Mark Kaiser.

Il est des artistes qui, en réunion intime, sont plus eux-mêmes, se livrent mieux ; d'autres, au contraire, il faut une vaste salle, toute la houle d'un public nombreux pour les animer, les enhardir.

J'avais eu l'avantage d'entendre Mlle Héléna Augustin, chez elle, en petit comité, et elle avait fait là une charmante dépense de sentiment et de mécanisme. L'épreuve lui avait été excellente ; mais je n'étais pas sans appréhension, en songeant à ce vaste public, à ce public exigeant aussi, sans nul doute, devant lequel elle allait se produire.

L'événement m'a prouvé que mon inquiétude n'avait pas de raison d'être. Un peu de trouble, un peu de nervosité, à coup sûr au début de la *sonate*—œuvre 10—de Beethoven ; mais à peine quelques envolées sur le clavier, et déjà cette agitation avait disparu et la jeune fille, revenue *at home*, avait repris entière maîtrise d'elle-même.

Quand Mlle Augustin quitta la Nouvelle-Orléans, en 1888, elle était déjà fort avancée sur la voie du mécanisme; ses mains remarquablement posées sur le clavier en surmontaient déjà les difficultés matérielles; ses doigts, obéissants par nature et disciplinés aussi par son distingué professeur, y couraient, y volaient avec une aisance extrême.

Cette aisance n'a fait que s'accroître ; de plus elle s'est doublée d'une élégance frappante dans les mouvements, les inflexions des poignets, qui se relèvent, s'abaissent, courent sur les touches, tantôt pour les effleurer à peine, tantôt pour les faire résonner comme sous petits marteaux animés, intelligents.

Ce coté plastique a été évidemment l'objet de longs exercices ; l'éducation des doigts a été supérieurement menée ; les voilà désormais d'une soumission passive.

Or c'est de cette monnaie là surtout que se paient bien des pianistes ; leur première visée parait être de réussir dans toutes les audaces de la gymnastique et de multiplier les surprises par les évolutions à fond de train, les vertigineuses voltiges des doigts. Fausse monnaie, à mon avis, si d'elle seule on se contente.

Ce n'est point celle de Mlle Augustin ; ce n'est pas elle que pourrait satisfaire ce genre d'exécution que j'appellerai décorative. Elle a de plus hautes visées.

S'il est en elle une fermeté de volonté réelle qui l'a poussée à un travail constant, âpre aussi bien souvent, et alors même que son esprit attristé, en deuil, aurait dû être réfractaire à l'étude, elle est aussi—et c'est là sans doute sa meilleure force—elle est un véritable tempérament.

C'est pourquoi elle ne pourrait se borner à une victoire remportée sur des difficultés matérielles. Organisme essentiellement sensitif, comprenant vite et bien les délicatesses de l'art, Mlle Augustin n'est pas seulement une pianiste de surface. Soyez-en certain, elle ne se dira jamais prête à l'interprétation d'un morceau, que quand elle jugera en avoir bien pénétré le sens, l'esprit, que quand elle s'en sera imprégnée, pour ainsi parler.

A coup sûr la pureté, la correction lui sont un objectif, mais quand elle les a obtenues, elle sait fort bien que c'est là un but auquel tous peuvent atteindre et qu'elle n'a ainsi accompli que demi et fort ordinaire besogne. A cette besogne là s'arrêtent communément les natures qui ne sortent point du rang. La musique lui offre d'autres aspirations, d'autres jouissances.

Elle sait fort bien les rebellions du piano; elle n'ignore pas qu'à ce clavier dont les notes sont faites, il est impossible de communiquer toute l'intensité des sensations, toutes les vibrations qui sont en nous; que les doigts ne lui communiquent point une âme, comme l'archet au violon ou au violoncelle, par exemple.

Cependant on le dompte aussi, on le soumet en quelque sorte ce piano, et si l'on ne peut y traiter la note, la faire passer par les gradations et les dégradations que l'on voudrait, du moins on peut, dans une certaine mesure, et, à force de nuances, pallier ce que la touche a de plat, de sec et lui prêter aussi une sorte de langage qui porte aussi l'émotion.

Mlle Augustin vise à cette partie élevée de l'art ; ce n'est pas assez pour elle des sonorités, auxquelles elle est déjà fort habile, elle veut faire passer dans son jeu la rêverie contenue dans l'œuvre dont elle devient l'interprète. Elle veut faire bruire le sentiment à son piano. En cela j'ai constaté nombre de réussites.

Donc l'entente du sens musical est en elle; l'émotion ne lui manque pas; l'autre soir, elle la traduisait souvent en la communiquant, et à mesure qu'elle avancera dans la voie, qu'elle s'y enhardira, cette émotion, bien nette, bien manifeste déjà, s'accentuera mieux.

Je l'avoue, cette double faculté de sensation et de transmission me parait être la première des qualités, le don dominant pour un artiste, quel que soit son art.

Mais avec cette sensibilité, Mlle Augustin possède aussi l'élégance, la grâce, la légèreté.

Après vous avoir vivement intéressé par son style, par la distinction du phrasé, par du sentiment et de la vigueur, elle vous attache encore par la coquette façon dont elle groupe ses traits, par la finesse avec laquelle elle les détaille, par la netteté, par la justesse de ses cascades chromatiques.

Un jour viendra—jour prochain sans nul doute—où un coloris plus intense, plus chaud, plus soutenu, lui viendra; mais déjà il est facile de noter bien des tons excellents sur cette palette.

Ce concert de retour a été un succès ; il devait l'être, et ne peut aller qu'en se développant, car la jeune pianiste aime infiniment son art, et depuis longtemps elle s'est fait une loi du travail. Elle ne s'en départira point, car parvenue où la voici, elle se renferme dans la plus modeste réserve et parle souvent des longues études, par lesquelles il lui faudra passer, dit-elle, afin de toucher le but auquel elle aspire.

Modestie se faisant de plus en plus rare; c'est ce que je constate chaque jour dans ma carrière de critique.

J'ignore si mes confrères ont eu une autre expérience que la mienne, mais, je vous le dis en toute sincérité, j'en suis encore à rencontrer l'artiste qui m'ait sérieusement reproché de lui avoir trop prodigué la louange. Et vous?

Par contre, à combien me suis-je heurté et me heurtè-je encore, qui estiment que je leur en ai été par trop parcimonieux ; qu'il s'agisse du théâtre, ou d'autres voies.

J'en pourrais citer que je ne vois plus, qui ont même manqué aux devoirs de la politesse la plus ordinaire, depuis que j'ai mis une sourdine à des éloges qui égaraient; depuis que j'ai tenté de diminuer des sonneries de bravos, devenant grotesquement exagérées. Ici je n'exprime pas un regret, croyez-le bien ; j'énonce simplement un fait.

Le plus souvent il en est ainsi dans notre rude profession de journaliste ; le plus médiocre s'estime ultra digne du bien que nous en daignons écrire et volé de tout celui que nous n'en disons point.

Cela a dû vous advenir comme à moi : vous avez relevé un môme, vous l'avez conduit, guidé, comme avec des lisières, en cachant généreusement celles-ci, et dès qu'il se sentait quelque peu ingambe, le môme, trouvant trop lourde la reconnaissance, avide d'ingratitude, s'éloignait de vous, pour ne plus vous reconnaître, jusqu'au jour où il vous demandait encore de le ramasser à nouveau.

Ce sont là inconvénients de la profession ; il en faut rire et passer son chemin; sans même songer à la revanche qui, en vérité, serait trop facile et peu généreuse.

Pour une fois encore—cette saison—l'Opéra rouvre ses portes ce soir—puis clôture jusqu'en novembre, sous la direction......que je vous dirai plus tard.

Les artistes bénéficiaires de ce soir—à chacun même part—avaient projeté pour cette occasion, un programme fort attirant, ma foi, et qui leur aurait valu, je crois, une recette considérable. Quelques difficultés soulevées, et qui n'auraient pas dû l'être, ont empêché la réalisation de ce projet.

Donc, tirant le meilleur parti possible de la situation, ils se sont décidés au spectacle coupé que voici : le premier et le second acte du *Trouvère*, où l'on entendra MM. Merrit, Balleroy Mmes Potel-Bernard, Cottet ; le *Violoneux*, opérette en un acte, Offenbach, avec Mme Potel-Bernard ; MM. Stéphane, Blanc; un *Monologue*, dit par M Homerville; un Air, chanté par M. Sylvain; enfin *les Noces de Jeannette*, dont les trois rôles seront tenus par M. Petrier, Mme Cottet, Mlle Merck.

Orchestre sous la direction de M. Merck.

C'est encore devant les habitués du dimanche que va se faire cette clôture, bien définitive celle-là ; et cette fois ils ne seront point pris par surprise, ainsi que dimanche dernier.

Allons, aimable et franc public du dimanche—et permets que je te tutoie pour l'occasion—encore un bon mouvement, toi qui en as si souvent ; encore une visite à ce théâtre où tu n'entreras plus, de huit mois tout au moins.

Encore un peu de courage à la poche, et grâce à toi, les artistes arriveront, plusieurs tout au moins, au presque complément de leurs appointements. Montre-leur qu'ils ont eu raison de compter sur toi pour la réussite de leur dernière partie. Fais-la leur gagner et largement ; le service te coûtera si peu et sera si précieux pour quelques-uns. Une fois de plus salle pleine et tu auras, mieux que tu ne le crois, servi la cause du théâtre.

Il se ferme un peu plus tôt que de coutume, puisque, la saison dernière, il était en exercice jusqu'au 11 mars; mais enfin il a aussi donné bonne mesure, comme précédemment, d'ailleurs: 95 soirées ; 27 matinées—46 ouvrages, dont 18 grands opéras ; 11 opéras comiques ; 16 opérettes et 1 ballet. Travail énorme, mais auquel la direction de notre Opéra est rompue depuis de longues années.

—Mlle Jeanne Faure, grâce à son mérite, grâce à son zèle affectueux, incessant, s'est vite formé ici une clientèle, comme professeur de chant; clientèle déjà brillante et solide, s'il vous plait.

Une fois de plus, ses Elèves, voulant reconnaître ses bons soins et lui donner un témoignage d'attachement, lui ont offert un concert vocal et instrumental, qui aura lieu, Salle Grunewald, jeudi prochain 5 mars, à 8 heures.

Je regrette de n'en pas connaître le programme, mais n'en suis point inquiet, d'ailleurs, puisque sa composition est confiée au bon goût du sympathique professeur.

Cette nouvelle fête aura certainement pour effet d'élargir le cercle de ses Elèves. Mes remerciments pour l'invitation reçue.

L. Placide Canonge.

Les fabricants du Sirop Delabarre pour la dentition désireux de se mettre à la portée de tous, en ont réduit le prix de $1 à 60 cents la bouteille. Ainsi donc, ce sera un remède toujours en usage pour les enfants en dentition.

De Memphis.—Nous entendons de tous côtés faire l'éloge du sirop pectoral balsamique de Ducongé. La population ici en veut et n'en désire pas d'autres.

Académie de Musique.

Voici venir une semaine fort intéressante à l'Académie de Musique; elle s'ouvrira aujourd'hui même et nous serions fort surpris, si d'ici à dimanche prochain, 8 mars, le maximum n'était pas de tous les jours, ou à peu près.

En effet la directrice, Mme Vve Bidwell, a eu la bonne fortune d'engager la troupe dont Mlle Marie Greenwood est le sujet principal. Troupe d'opéra comique, porte l'affiche ; mais troupe d'opérette, serait-il plus exact de dire.

Quoi qu'il en soit, elle a partout, *on the road*, obtenu des succès soutenus. On la dit complète et on nous assure qu'il est là de bonnes voix, des artistes connaissant leurs planches, ayant force entrain et des ensembles très recommandables.

On vante aussi et l'orchestre et les costumes.

Le début se fera ce soir, par *Boccace*, l'opérette de Von Suppé, qui sera redonnée demain soir et aussi samedi, en matinée.

On annonce, pour mardi; l'*Ermite*.

Théâtre St. Charles.

Ce soir, première représentation du drame: *The Golden Gulch*, par une troupe complète et formée avec les soins les plus minutieux. Les principaux sujets en sont Mattie Goodrich et Wild Joe.

La pièce est de M. Jérôme T. Carpenter; et il semble d'après les articles de la presse américaine, qu'elle lui a été, qu'elle lui est toujours d'un tout satisfaisant rapport. Espérons pour lui, pour la troupe, et pour le St-Charles, que cette bonne veine se continuera ici.

Pourquoi souffrez-vous de cette toux irritante alors que quelques doses de sirop pectoral balsamique de Ducongé vous guérira.

Grand Opera House.

Ce soir première représentation d'une pièce: *Honest hearts and willing hands* où parait le boxeur John L. Sullivan. Rien de commun, imaginons-nous, avec la littérature dramatique; un prétexte pour voir les biceps et le torse d'un chevalier du ring. Avis aux amateurs de ce genre d'exhibition. Pourvu que le champion ne s'oublie pas comme à Montgomery, où avant-hier il était tellement ivre qu'il n'a pas pu paraître au McDonald's Opera House, ainsi que l'avait promis l'affiche. C'est du moins ce qu'a annoncé une dépêche télégraphique.

Musée-Théâtre.

La pelotte à épingles humaine, le Roi des serpents à sonnettes, le Mangeur de verre, des curiosités vivantes et autres; une double scène, voilà, en partie, ce que l'on voit présentement, au Musée-Théâtre, pour 10 cents. Pas la peine de s'en passer, n'est-ce pas?

Musique.—Nous avons reçu de la maison Grunewald l'envoi suivant: *Playmates*, chanson avec chœur, par Harry Dacre; *Olive*, mazurka, par G. E. Von Hofe, pour piano; *Lillian*, valse, piano, par Henry Wehrmann Jr.; *The Knight rode gaily*, paroles et musique de Duncan B. Harrison.

M. L. V. Eckert, 14, rue Baronne, nous fait remettre *Shamrocks and Kisses*, romance, et *Flowers for my colleen*, romance; deux compositions par Duncan B. Harrison, paroles et musique.

Comme il est douloureux d'entendre tousser les enfants. Donnez-leur du sirop pectoral balsamique de Ducongé et vous vous féliciterez des résultats que vous en obtiendrez.

Les enfants faisant les dents devraient recourir à temps au Sirop Delabarre.

WOLFF'S
ACME
BLACKING
Employé par les hommes, les femmes, et les enfants
UN NETTOYAGE DURE UNE SEMAINE
PRESERVATEUR DU CUIR
EST IMPERMEABLE
SUPERBE POLI
VENDU PARTOUT.
CHAQUE ménage CHAQUE bureau
CHAQUE artisan CHAQUE remise
DEVRAIT FAIRE USAGE DU
PIK-RON
PEINDRA LES MEUBLES VIEUX ET NOUVEAUX
PEINDRA LE VERRE ET LA PORCELAINE
PEINDRA LES ARTICLES DE FER BLANC
PEINDRA VOS VIEUX PANIERS
PEINDRA LA VOITURE DE BÉBÉ
Vernit en même temps.
Se vend partout.
WOLFF & RANDOLPH, Philadelphia.

NEW-SOUTH
BUILDING AND LOAN
ASSOCIATION,
46 rue du Camp, coin Gravier.
NOUVELLE-ORLEANS, LNE.
Capital autorisé..........$50,000,00
Actions..........$100 chacune
CONSEIL DE DIRECTION:
Henry Gardes...Président American Nat. Bank
George B. Preston...Présid't Hibernia Nat. Bank
Stanley O. Thomas...Présid't Citizens Bank of La.
Jos. A. Shakspeare......Maire de la Nlle-Orléans
Henry Ginder..........A. B. Griswold & Co.
Jas. S. Richardson..........Richardson & May
Jules A. Blanc..........Capitaliste
J. M. Lewis, Talladega, Ala..........Capitaliste
John Hanson Kennard..........Avocat
R. H. Power
Une association parfaitement administrée et progressive, qui offre des avantages sans égaux aux capitalistes qui veulent économiser leur argent en le plaçant pour qu'il fructifie; association faisant aussi des prêts à des taux très réduits et à des conditions libérales pour l'acquit de ceux-ci ou des paiements mensuels.
Pour de plus amples informations, s'adresser par lettre ou en personne au bureau de l'association ci-dessus indiquée.
CE PLAN EST
Le meilleur pour l'emprunteur!
Le meilleur pour celui qui veut faire un placement!
Lundi—1 an

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 1er mars 1891—Indications pour la Louisiane—Vents du nord devenant variables; beau temps, un peu plus froid.

Température du 28 février 1891.
Thermomètre de E. & L. Claudel, Opticiens. No 142 rue du Canal. Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 heures du matin	56	14
Midi	68	20
3 P. M.	70	21
6 P. M.	68	20

MARIAGES, NAISSANCES ET DÉCÈS.
Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.
Jules A. Muhlethaler à Mlle Marie H. Dubre.
Peter Gleber à Mlle Mary M. F. Lohde
Charles F. Gell, Jr., à Mlle Catharine W. Naef.
Charles Jones à Mlle Lucy Brown.
Wm. Watson à Mlle Laura Howard.
Frank L. Willis à Mlle Rebecca Young.
Albert W. Converse à Mme Louisa Hechemedeh.
G. E. Seybold à Mlle Louisa Wollman.
Ambrose Paul à Mlle Emma Pendleroer.

Naissances.
Mme Alexander Baynes, un garçon.
Mme David Riddell, un garçon.
Mme Wallace Dernise, un garçon.
Mme Gerhard Ellerbach, un garçon.
Mme Harry S. Douglas, un garçon.
Mme Henry Gamotis, un garçon.
Mme Henry Krass, un garçon.
Mme Charles J. Krammer, un garçon.
Mme Henry T. Lawler, une fille.
Mme Samuel Rudolph, une fille.
Mme Wm H. Hewcott, une fille.

Décès.
Eugène Gautre, 4 mois, 54 rue Euterpe.
Jurgan Bey, 75 ans, 675 rue des Remparts, côté nord.
James E. Kehoe, 35 ans, 294 rue Gravier.
Victorine Ema, 75 ans, avenue Napoléon, près la rue Magazine.
Mary Johnson, 60 ans, rue Bourgogne, près Poëtes.
James Seymour, 60 ans, 12 rue Washington.
Marius D. Martin, 81 ans, 28 rue d'Orléans.
Colbert Porter, 28 ans, 107 rue Cypress.
Therese J. Petrich, 9 ans, coin des rues Morales et Champs Elysées.
Robert Hall, 58 ans, rue Magazine, près Julia.

AFFAIRE HENNESSEY.

DOUZIÈME JOURNÉE.

Treize témoins dont la plupart reconnaissent quatre des accusés : Monastero, Scoffidi, Marchese et Politz.

Hier matin, à 10:30 heures, l'audience a été ouverte par le juge Baker. Peu de curieux étaient présents à ce moment et l'appel des témoins a révélé un grand nombre d'absences.

A 11 heures, nouvel appel, trente témoins manquaient encore et la séance a été ajournée jusqu'à 1 heure.

Lorsque l'audience a été de nouveau ouverte, il n'y avait plus que deux absents, Arthur Humphrey qui était malade et Fannie Dickert.

Les témoins à charge sont emmenés dans la salle de la section A, sous la garde du Shérif criminel et les témoins à décharge sont déchargés jusqu'à vendredi prochain à 10 heures 30 A. M.

M. Henriquez fait remarquer qu'il se trouve encore des reporters dont les noms figurent sur la liste des témoins à décharge ; on décide qu'ils seront tolérés pendant l'audience.

A 1 h. 10, le jury est appelé et M. Luzenberg soumet une liste des témoins qui seront entendus dans la journée et dont l'audition occupera le reste de la journée, jusqu'à 6 h. P. M. Il déclare ne pas considérer comme nécessaire de décharger les autres témoins pour la journée, ils le seront à la fin de l'audience jusqu'à lundi matin.

Le premier témoin appelé est le

DR ARCHINARD,

assistant coroner qui, en cette qualité, a fait l'autopsie du cadavre du chef Hennessey.

Il déclare que le 16 octobre, dans la matinée, il a fait l'autopsie du corps de la victime sur lequel il a trouvé trois blessures pénétrantes et mortelles et plusieurs autres blessures moins profondes. Toutes les blessures étaient du côté gauche et la blessure de la jambe droite était en dedans du genou. Les blessures de la poitrine étaient au nombre de trois, l'une située à deux pouces au dessous du sein gauche, la seconde trois pouces au dessous de la première et la dernière un pouce plus bas. Cette troisième balle avait perforé le foie et était ressortie du côté droit.

Il a trouvé une quatrième blessure au bras gauche, une cinquième à la jambe droite, en dedans du genou. La figure, les mains, les bras, en un mot toute la partie du corps au dessus de la ceinture était criblée de plomb.

Lorsqu'il a déshabillé le défunt, deux balles, qui étaient restées entre ses vêtements, sont tombées. Le témoin exhibe les deux balles en question. Celles qui ont causé la mort n'ont pas été extraites et sont restées dans les plaies.

M. Semmes demande si les blessures de la poitrine ont été faites par une ou plusieurs armes.

Le témoin répond que d'après leur direction elles semblent plutôt avoir été faites par la décharge de deux canons du même fusil.

GEO. VANDERVOORT

Secrétaire de l'ex-chef de police et de son successeur, M. D. S. Gaster, a vu le chef le soir de l'assassinat, à la réunion du Police Board. Il l'a quitté vers 9 heures. Il portait ce soir-là un pantalon clair et un paletot et gilet sombres. Il portait son parapluie, car le temps était pluvieux.

On apporte au témoin un volumineux paquet qu'il ouvre et d'où il tire successivement le paletot de M. Hennessey, dont le côté gauche est percé par les balles, son gilet taché de sang, sa chemise et tout son linge de corps, plus rouge que blanc, teint du sang du défunt chef. Ces pièces sont livrées à l'examen du jury, ainsi que le parapluie transformé en écumoire et dans lequel on compte plus de 18 trous de balles. Ces vêtements et le parapluie sont reconnus par M. Vandervoort. L'effet de leur examen sur les jurés, les accusés et l'assistance en général est très marqué, l'émotion des uns et des autres est grande, la vue du sang rappelle à tous les péripéties de la nuit de l'assassinat.

C. MARCARE,

qui habite rue Bassin, No 240, succède à M. Vandervoort. Il était en ville le soir du meurtre, 15 octobre 1890, et passait, pour se rendre chez un ami, devant la boutique du cordonnier Monastero. Il était à peu près 11 heures 5 minutes; on parlait à l'intérieur.

Du côté droit de la rue, près de la grocerie qui forme l'encoignure opposée, stationnaient plusieurs individus. Il est passé à cinq ou six pieds d'eux et a aperçu leurs visages, car la lampe électrique brûlait à l'encoignure.

Il connaissait de vue Monastero, Scoffidi et Marchesi et il a aperçu un quatrième qu'il ne connaissait pas. Il a remarqué que l'un d'eux portait un caoutchouc—c'était Scoffidi. Il l'avait vu auparavant au marché Poydras, mais il ignorait son nom.

Le lendemain matin, à 4 heures il a entendu parler du meurtre du Chef. Il savait où celui-ci habitait rue Lafayette, entre Bassin et Franklin, dans un petit cottage retiré de la rue.

Il avait vu souvent auparavant Scoffidi et le cordonnier, sans leur adresser la parole. Le soir de l'assassinat, il rentrait chez lui par Bassin et Poydras. Coin Julie et Bassin, il a été interpellé par un individu qui lui a crié "Allo!" et qui, à son accent, devait être italien. En passant devant la tente de l'épicerie, il y a vu 5 ou 6 individus.

PAR LA DÉFENSE— En passant rue Girod, venant du pied de la rue du Bassin où il avait eu affaire avec un marchand de charbon, il a aperçu de la lumière dans la boutique de Monastero et a entendu un bruit de voix. On parlait italien.

M. Adams s'étonne que le témoin reconnaisse les accusés, Politz en particulier, ne l'ayant vu qu'une fois alors qu'il ne faisait rien qui pût attirer son attention. Le témoin reconnait parmi les 9 accusés Monastero, Marchesi Politz et Scoffidi qui se lèvent tour à tour. Mouvement dans l'auditoire.

Le témoin, poussé par la voix de sa conscience, est allé six jours après le meurtre, trouver le Capt. Journée pour lui raconter tout ce qu'il avait vu.

Il ne savait pas qu'une récompense de $15,000 eut été offerte pour la capture des assassins du Chef Hennessey.

En réponse à une question de M. Adams, il déclare n'avoir jamais vu Scoffidi sans son chapeau. Il savait que le cordonnier s'appelait Monastero, parce qu'il avait coutume d'aller chez lui boire du soda. Il a aperçu de la lumière dans sa boutique le soir du meurtre, par une fente de la porte.

Il a revu les mêmes individus quand ils ont été conduits en prison et a été amené quelques jours après à la prison de paroisse où il a reconnu trois d'entr'eux.

Il croit reconnaître Sunzeri comme étant l'individu rencontré coin Julie.

Il déclare que le caoutchouc de Scoffidi lui descendait au-dessous du genou. C'était autant qu'il a pu en juger, un vêtement de couleur foncée.

GEO. ZERR,

propriétaire d'une boutique de barbier, rue Poydras, reconnait Scoffidi et Bagnetto. Il connait le premier depuis 10 ans. Dans la nuit du 15 octobre il l'a vu entre 9 et 10 heures du soir coin Dryades et Poydras. Il portait un caoutchouc.

Il se souvient que c'était le 15, parce que le 15 était un mercredi, et que ce jour-là il a coutume de fermer sa boutique un peu plus tard, vers 10 heures. Comme il rentrait chez lui, il l'a rencontré traversant la rue en face de sa boutique de fruits.

VAL. BURLIE,

garçon épicier, coin Bassin et Girod, savait où demeurait le chef Hennessey. Il habitait près de chez lui. A la dite encoignure se trouvent de chaque côté de la rue Girod, des tentes avançant sur le trottoir.

Il y a là une lampe électrique, et près de l'épicerie un vieux reverbère dans la lanterne duquel a été mise une lampe que l'on allume lorsque la lampe électrique n'éclaire pas. Il a aussi une lampe électrique rue Remparts et une autre rue Baronne. Le témoin était à l'épicerie le soir du meurtre. Monastero, qui habitait l'encoignure opposée (il reconnait Monastero), était venu acheter cinq sous de bière et une miche de pain, demandant, par signe du tabac.

Il était alors 8 heures 25, Monastero était seul et le témoin finissait de fermer les portes de l'épicerie, à ce moment, la lumière brûlait suffisamment pour voir d'un côté à l'autre de la rue. Il a aperçu entre 6 et 7 heures, le chef qui montait dans son buggy qui l'attendait à la porte. Il pleuvait très fort.

PAR LA DÉFENSE.—M. Adams montrant au témoin Marchesi qui, comme Monastero, porte toute sa barbe: "Est-ce Monastero?" "R. Non."

En réponse à une autre question, il déclare qu'il voyait quelquefois le cordonnier travailler devant sa porte.

JOHN G. DRISCOLL,

épicier, coin Remparts et Girod, côté du fleuve, ne connaissait pas Hennessey. Il sait qu'il a été assassiné le 15 octobre, et que la lumière électrique brûlait à ce moment sur la rue Remparts. Il a entendu au moins dix-huit coups de feu et a aperçu à la lueur de ceux-ci un homme qui se tenait près du ruisseau.

Les assassins semblaient tirer du hangar étant, c'est-à-dire de la tente de Peterson, côté sud de Girod. Il a vu près du pont un individu qui selon lui a tiré le dernier coup. Il se déclare incapable de reconnaître aucun des individus et de dire si la lumière de la rue Bassin brûlait. Il a vu la rue pleine de fumée et remarqué que le feu des armes en jaillissait dans la direction du trottoir opposé. Il a vu 3 coups partis en même temps.

M. JOE GRILLOT,

qui tient un bar room coin Remparts et Girod, connaissait M. Hennessey et savait où il habitait. Il se rappelle la nuit du meurtre.

Il était couché lorsqu'il a entendu les coups de feu. Il a d'abord entendu un premier coup suivi d'un second avec une intervalle de deux secondes, puis six autres coups moins forts très précipitamment. Les deux premiers coups étaient très forts.

Lorsqu'il est sorti dans la rue, tout était fini. A son encoignure, la lumière éclairait et celle de Bassin brûlait aussi. Il a aperçu au travers du nuage de fumée qui emplissait la rue. Il était plus de 11 heures lorsqu'il a entendu des coups de feu, et il n'était pas endormi.

PAR LA DÉFENSE.—Le deuxième coup a été tiré deux secondes après le premier. Après le premier coup, il a essayé d'ouvrir sa porte et n'y a pas réussi immédiatement ; aussi tout était fini quand il est sorti sur le trottoir.

ZACH. FOSTER

un nègre qui revenait d'un meeting de société, par la rue Girod, côté Nord, et côté des bois, a aperçu à l'encoignure un agent et plus loin sur le même trottoir de l'autre côté de la rue Bassin, le chef qui venait vers lui. Au moment où il approchait de la maison du chef, il a aperçu deux éclairs suivis de détonations, partant de la tente située à l'encoignure opposée. Il a aperçu des individus armés de pistolets très gros, plutôt même de fusils.

Il a remarqué surtout 4 personnes et a pris la fuite par la rue Bassin, puis Canal, dans la crainte d'être arrêté Au moment de la fusillade, la lumière éclairait et quand elle a commencé, il a vu trois des individus tirer ensemble près de la porte de la petite allée. Il a eu le temps de les bien remarquer. Il reconnait parmi les 9 accusés à la barre, Scoffidi, Marchesi, Monastero et Politz.

PAR LA DÉFENSE.—Deux des individus étaient au bord du trottoir, le bras tendu et deux autres se tenaient près de la porte de l'allée qui se trouve entre le hangar et la rue Bassin.

Il a vu tirer la troisième personne qui est sortie de cette allée.

Il n'avait jamais vu auparavant aucun des individus.

M. Adams s'étonne que ne les ayant vus qu'un instant, la nuit, pendant une bagarre et en ces circonstances toutes particulières il puisse les reconnaître.

Vous aperceviez, dit-il, quatre figures dans ces conditions et vous voulez jurer que vous les reconnaissez?

Le témoin soutient que les quatre accusés ressemblent beaucoup à ceux dont il a aperçu les physionomies ce soir-là, et déclare que ce pourrait bien être les mêmes individus.

HARRY GLOSER

étant absent, on appelle

LOUIS UNVERZAGT

commis dans un magasin de nouveautés. Il habitait au Girod No 103, à un ilet 3½ de la demeure de M. Hennessey. A l'opposé est situé la grocerie de M. Peterson.

Le témoin reconnait Monastero. Il dit que la lumière brillait rue Bassin, mais que l'éclairage était intermittent.

Il a vu le chef coin Remparts et Girod à 11 heures 30. Il venait avec un ami par la même rue que M. Hennessey et se trouvait à 10 pas devant lui. Ils étaient devant la maison du chef lorsque celui-ci est arrivé en face du hangar et c'est alors que les coups de feu ont éclaté, se succédant avec rapidité. M. Hennessey s'est écrié: "Billy, murder, murder." Coin Franklin et Girod il a vu tourner vers la rue Julie un individu porteur d'un long fusil. Il a remarqué que tous les coups partaient du hangar et de la petite porte de l'allée.

Le chef a répondu deux fois à la fusillade. Effrayé, il s'est éloigné et, arrivé au seuil de sa porte, voyant que tout était fini, il est retourné sur les lieux et a aperçu s'enfuyant par la rue Bassin un individu qu'il ne connaissait pas. Il a remarqué que les coups de feu venant de la direction du hangar étaient plus forts que ceux tirés par le chef Hennessey.

PAR LA DÉFENSE.—Le témoin déclare qu'il était du même coté de la rue que le Chef Hennessey et près de la demeure de celui-ci. A la lueur des coups de feu, il s'est rendu compte de la position des assassins.

Il avait eu le temps de gagner la rue Franklin avant que tout fut fini.

PAR L'ETAT.—C'est la première fois qu'il s'est trouvé dans une bagarre.

PAR LA DÉFENSE.—Il n'a vu personne dans le voisinage avant la fusillade.

JOHN PETERSON.

John Peterson habitait au mois d'octobre rue Girod No 270, entre Remparts et Bassin, côté sud. Il ne connait pas Monastero de nom, il le connait de vue seulement et sait qu'il raccommodait des souliers. Sa boutique a une porte donnant sur la rue et une autre dans la cour. Deux négresses habitent les deux chambres de derrière.

Le soir, le témoin avait l'habitude de rentrer par la porte de l'allée. Le cordonnier couchait dans sa boutique et entrait et sortait indifféremment par les deux portes, celle de sa boutique et celle de l'allée. Le soir du meurtre, M. Peterson rentra à 10 heures 10 par la petite porte et constata que la grande était fermée. On avait l'habitude pour retenir l'un contre l'autre les deux battants de cette porte de placer derrière une grosse pierre. Le témoin ne sait rien de l'affaire.

Il a seulement entendu le 1er coup de feu et a ouvert sa porte lorsque les autres coups ont été tirés. En sortant, il a constaté que la grande porte était ouverte.

PAR LA DÉFENSE—Le témoin déclare qu'il habite depuis 7 ou 8 mois dans le voisinage et que l'on ne peut pas entrer chez Monastero par la petite allée.

MME P. THOMAS

habitait coin Remparts et Bassin au moment du crime et elle y habite encore. Sa maison fait face à celle du cordonnier. Elle se souvient d'avoir entendu, vers 10 h. 30 du soir, des coups de feu qui semblaient être tirés en face de chez elle. Elle était réveillée à ce moment mais elle n'a pas compté les coups de revolver. Elle sait qu'il en a été tiré beaucoup et que deux, les deux premiers, ont résonné comme deux coups de canon.

Elle est sortie et a aperçu la porte du hangar situé vis-à-vis, ouverte. Le lendemain matin elle a constaté que trois balles avaient pénétré dans la maison et trois [illegible] qui sont [illegible] ont trouvé [illegible]. La troisième avait traversé la porte d'entrée.

Monastero avait loué la boutique depuis deux mois. Elle a eu souvent l'occasion de le voir, et elle le reconnait. Elle a entendu crier après les coups de feu: "Au meurtre! Au meurtre!"

PAR LA DÉFENSE.—Elle ne sait pas si la porte de l'allée était ouverte. La fusillade venait du côté de la rue Bassin.

HARRY GLOVER

étant maintenant présent, est appelé sur la sellette. C'est un homme de couleur qui habitait au moment du crime, rue Girod, entre Remparts et Bassin, du même côté que Monastero et à deux portes de sa boutique. Le témoin travaillait à l'époque depuis trois ans dans une épicerie coin Dryades et Girod. Il savait où Hennessey habitait et il le connaissait.

Ce soir-là, il quitta sa boutique à 10 heures 30, passa par la rue Dryades, ne rencontra personne, rentra et ferma sa porte. Vers 11 heures 15, il entendit le premier coup de feu et ayant entr'ouvert sa porte, aperçut quatre individus qui se tenaient du côté de la boutique du cordonnier, sous la tente, à l'opposé du chef Hennessey. Il a vu celui-ci hâter le pas, tirer une fois et les assassins lui ayant répondu, il a encore fait feu deux fois.

Deux des individus se sont enfuis par la rue Bassin et deux par Girod, vers les bois. Il a compté en tout sept coups de feu, quatre tirés du côté sud et trois du côté nord de la rue Girod. Lorsqu'il est sorti et s'est rendu à l'encoignure pour voir qui avait été blessé, il n'a plus vu personne et il a séjourné au coin jusqu'à l'arrivée de l'ambulance.

Au moment du crime, la lumière brillait et il a pu voir deux individus qui se tenaient sous la tente et deux autres près de la porte d'allée.

Il a vu le Chef tirer trois fois. Il a vu deux fusils entre les mains de ceux qui tiraient.

PAR LA DÉFENSE.—Je ne suis pas sorti, dit-il; quand j'ai ouvert ma porte, j'ai regardé par l'ouverture et n'ai pas remarqué le costume de M. Hennessey. Il portait son parapluie. Je n'ai pas pu voir sa figure, mais j'ai reconnu sa voix. L'éclairage était insuffisant pour distinguer ses vêtements.

Personne ne passait du même côté que Hennessey, à ce moment entre Remparts et Bassin.

ROSA WALKER,

habite coin Girod et Bassin la chambre contiguë à celle du cordonnier. Il y a trois chambres dans la maison, celle de Monastero, elle habite la seconde et Emma Thomas la troisième. Elle avait l'habitude d'entrer par la petite allée, tandis que le cordonnier passait généralement par la grande porte.

Une cloison en planches brutes, sépare sa chambre de celle qu'occupait le cordonnier et l'on peut tout entendre d'une chambre à l'autre. Elle était chez elle ce soir-là. Elle soupa à 8 heures 30 et à 11 heures 30 entendit du bruit dans la chambre de Monastero.

Il y eut un bruit de pas précipités, et elle entendit rabattre violemment la porte, après la fusillade. Elle est sortie par l'allée, et à la porte de celle-ci a rencontré Monastero en costume de nuit, avec ses souliers. Il a dit à Emma Thomas qui, elle aussi, était sortie: "Emma, the chief, the chief!"

PAR LA DÉFENSE.—Elle répète les détails précédents et ajoute que la grande porte était ouverte.

A 6 h., après l'audition de 13 témoins, la cour ajourne à demain matin à 10 h. 30.

Le juge Baker a demandé aux jurés s'ils ne préféreraient pas ajourner la séance plus tôt dans l'après midi pour la rouvrir le soir.

Il a proposé les heures suivantes : de 10 heures A. M. à 4 heures 30 P. M., et et de 7 heures P. M. à 10 heures 30.

M. Seligman, au nom des autres jurés, a demandé à réfléchir sur cette question, et le jury donnera sa réponse demain au juge Baker.

Concert dives.—On se préoccupe beaucoup ici depuis quelque temps des scandales dont les *concert dives* sont l'objet.

Les propriétaires de ces établissements engagent dans les villes du Nord de toutes jeunes filles comme chanteuses. Les pauvres enfants viennent ici, séduites par l'appât d'un traitement libéral, et ne se doutant pas de l'infâme métier auquel on les destine. Elles se croient appelées au rôle d'actrices, et, sans talent, sans étude, croient naïvement qu'elles arriveront à la renommée et à la fortune.

Si elles n'ouvrent les yeux à leur arrivée, si elles ne rencontrent sur leur route de bonnes âmes qui les protègent et les sauvent, leur ruine est irrémédiable.

Le devoir de l'avocat-général et de l'avocat de district, le devoir du maire et du Conseil de Ville, est de mettre fin à cette épouvantable exploitation de l'enfance et de la première jeunesse.

Il n'y a pas d'expression assez vive pour flétrir les misérables qui prostituent l'innocence.

N'y a-t-il pas une loi pour atteindre les coupables? Dans un état de civilisation aussi avancé que le nôtre, est-il impossible de protéger de pauvres enfants, nous ne dirons pas contre les entraînements du vice, mais contre les embûches qui leur sont tendues?

Espérons que toutes ces immondices seront balayées au plus vite. L'indignation publique se substituerait bientôt à l'action de l'autorité si celle-ci était impuissante.

Un groupe d'enfants par M. Génin.—La Nouvelle-Orléans a son peintre ordinaire, son portraitiste en titre, à la brosse duquel elle a recours, toutes les fois que ses moyens lui permettent d'échapper aux procédés routiniers de la photographie, même agrandie, même retouchée.

Il y a, ici, très peu de familles riches, ou simplement aisées, qui ne possèdent pas une ou deux toiles de M. Genin. Il est rare même, quand on monte à son atelier de la rue Royale, de n'y pas trouver un ou deux portraits sur le chevalet.

Cette vogue dont il jouit à si juste titre, il la doit à ses patientes études, à la conscience qu'il apporte en tout ce qu'il fait, dans le fini des détails, comme dans l'harmonie des ensembles. L'idée ne lui a jamais traversé l'esprit, d'éblouir le bourgeois, d'épater le philistin, comme on dirait jadis, en argot d'atelier. Il ne fait que ce qu'il voit, mais tout ce qu'il voit et comme il le voit—traits principaux, accessoires et expression maîtresse du modèle, ce que lui donne sa physionomie propre. Vous ne surprendrez jamais l'artiste négligeant une partie de son œuvre pour en faire ressortir une autre, aux dépends du reste, et obtenir ainsi un succès facile. Il a eu le bon esprit de rester toujours dans la vérité, de ne pas surmener son talent, de suivre toujours la route où l'entraînaient ses aptitudes naturelles, de ne jamais contrarier son tempérament. Ses voyages en Europe, sa fréquentation des plus célèbres ateliers de Paris, n'ont même pas changé son faire; ils l'ont perfectionné; ils ont donné plus de sûreté à sa main, plus de hardiesse à ses coups de brosse : voilà tout. Cette persévérance dans la même voie, au milieu des progrès constants de l'artiste ; voilà ce qui fait la force de M. Génin. Il nous en donne, à chaque instant, la preuve.

Ceux qui, à la Nouvelle-Orléans, s'occupent un peu de peinture, savent qu'il aime les portraits d'enfants et nous supposons qu'il les préfère ainsi, parce qu'ils lui réussissent, qu'ils lui portent bonheur.

Il vient d'achever un fort joli groupe de deux bambins—un garçonnet et une fillette, les deux enfants de M. Henry J. Rolling : deux physionomies complètement différentes, malgré leur air de famille: le garçon plus sérieux, plus raisonneur, un homme d'affaires en herbe ; la fillette, la mine moins assurée, mais plus futée. Nous soupçonnons plus d'une espièglerie derrière cette œillade en dessous qui s'efforce d'être grave et n'y réussit qu'à moitié—un vrai petit bouton de rose, qui ne demande qu'à s'épanouir comme les fleurs qu'elle porte à la main.

M. Génin a traité ces deux sujets avec beaucoup de bonheur et les a groupés avec beaucoup d'adresse. Nous retrouvons là toutes les qualités que nous avons déjà signalées plus d'une fois, dans les toiles de l'auteur : la conscience, la fidélité, une habileté très développée à saisir les allures ordinaires, les habitudes de corps, ainsi que la physionomie de ses personnages.

Il y a de la vie dans les deux petits bonshommes qui ont l'air d'en savoir plus que ne comporte leur âge. Nous vous le recommandons, surtout, la fillette dont les graves minauderies cachent mal une espièglerie impatiente de se donner carrière. Ce joli groupe est exposé en ce moment, chez M. Uter, rue Royale, entre Bienville et Douane, où nous avons pu l'examiner en passant. C'est une des meilleures productions de notre portraitiste.

Ventes immobilières.—Ventes effectuées hier à la Bourse d'encan St-Charles :

Par Spear & [illegible].

Elégante résidence en briques à deux étages No 127 rue St-Philippe, $2,875.

L'affaire de la loterie.—M. Geo. Dupré, propriétaire du *Daily States*, qui a été enfermé à la prison de paroisse à la suite du rejet de son exception à l'accusation portée contre lui, par les juges de la Cour de Circuit, a l'intention de demander à la Cour Suprême l'émission d'un writ d'habeas corpus.

ASSASSINAT.

Hier soir, à 11 h. 45, Fred Seim, âgé de 21 ans, et demeurant rue Louisa No 131, a été mortellement blessé à coups de revolver par son beau-frère Chris Baker Jr âgé de 22 ans et habitant rue des Français No 282, entre Derbigny et Roman.

Seim avait passé la journée en compagnie de Henri Biesar et de Peter Monté et vers minuit ils passaient devant la boulangerie de M. Chris. Becker Sr.

Il a quitté ses amis auxquels il a dit d'aller l'attendre à la prochaine encoignure pendant qu'il allait rendre visite à sa femme, chez son beau-père, M. Becker avec lequel elle habite depuis deux ans et neuf mois qu'il l'a abandonnée faute de pouvoir l'entretenir. Il l'avait déjà abandonnée plusieurs fois avec ses deux enfants, depuis neuf ans qu'il est marié.

Il est entré chez son beau-père et s'est mis en devoir de le frapper. La bagarre a eu pour résultat trois coups de revolver dont le bruit a attiré l'attention de deux individus qui attendaient à l'encoignure.

Ils ont vu Seim sortir de la boulangerie pour se rendre à la pharmacie Gilbach, qui se trouve dans un proche voisinage et sont allés le rejoindre. Le voyant blessé, ils ont appelé l'ambulance qui l'a transporté à l'hôpital.

Avant qu'il quittât la pharmacie, sa femme s'est rendue près de lui et a refusé de l'embrasser lui disant que le tort était de son côté.

A l'hôpital, les médecins ont examiné le blessé qui avait été atteint trois fois au-dessus de l'œil droit, à la poitrine et un peu au-dessus du sein gauche. Cette dernière blessure a été déclarée extrêmement grave par le Dr. Miles.

Chris Becker, le fils du boulanger, qui avait tiré sur Seim, s'est constitué prisonnier au poste du 5ème precinct où il a annoncé qu'il venait de commettre un assassinat.

Il raconte qu'il était couché, lorsqu'il a entendu du bruit, et que croyant avoir affaire à des voleurs, il s'est levé, s'est armé de son revolver et est descendu au rez-de-chaussée où il a aperçu la porte de l'allée ouverte, et dans celle-ci, trois hommes qui frappaient son père à coups de bâton.

Il s'est approché et l'un des trois s'est approché de lui avec un gros bâton dont il l'a menacé. C'est alors qu'il a fait feu sur lui à plusieurs reprises. Il n'a reconnu Seim, qu'après l'avoir blessé. Les deux autres individus se sont esquivés promptement.

Le baton a été déposé au 5me precinct. Il était couvert de sang.

Ce matin à 2 heures, le blessé était très bas et l'on avait aucun espoir de le sauver.

Par cable de Paris.—Tous les pharmaciens à l'avenir vendront la bouteille de Sirop Delabarre, 60 cents; ancien prix, $1.

Faites cesser votre toux irritante en prenant trois doses de sirop pectoral balsamique de Ducongé.

DEPECHES Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE

FRANCE.

Le chancelier Von Caprivi.

Paris, 28 février—Les instructions envoyées hier par le chancelier allemand Von Caprivi au gouverneur de l'Alsace-Lorraine, le prince Von Hohenlohe Schillingfurst, lui disant de s'abstenir d'atténuer les règlements relatifs aux passeports en Alsace Lorraine, ainsi que cela avait été proposé, et de ne donner en aucune façon de nouvelles facilités aux habitants de la frontière française, pour assister aux marchés et aux foires sur le territoire allemand, ont suscité une grande excitation à Paris.

Les journaux parisiens publient aujourd'hui de violents articles à ce sujet, et qui ne sont pas du tout de nature à améliorer les relations déjà bien tendues qui existent actuellement entre l'Allemagne et la France, par suite des attaques dirigées contre l'impératrice Frédéric, pendant son séjour dans la capitale française.

Le général Boulanger.

Paris, 28 février—Le général Boulanger veut, dit-on, prendre avantage de l'excitation publique qui règne à Paris et prépare en ce moment un manifeste anti allemand à Bruxelles, où il réside actuellement.

Nous ne saurions dire si cette rumeur est vraie ou non; le fait est que des messages téléphoniques et télégraphiques se multiplient entre le général et ses amis à Bruxelles et les boulangistes qui se trouvent en ce moment à Paris.

Le journal le Temps et l'ex-impératrice Frédéric.

Paris, 28 février.—Le journal le *Temps*, faisant allusion à la visite de l'ex-impératrice Frédéric, écrit: "Nous concluons que, quels que soient les changements qui aient pu avoir lieu dans la politique de l'Allemagne à l'égard de la France, l'esprit de la nation française n'a pas varié. Ce fait, cependant, n'exclut pas les relations de parfaite courtoisie entre les deux gouvernements, et il n'est pas probable qu'il viendra troubler l'apaisement incontestable qui s'est produit dans la situation européenne par l'élimination de la dualité Bismarck-Crispi."

Rente française.

Paris, 28 février—Le trois pour cent est coté à 94 francs 97 1/2 centimes.

La campagne Parnelliste.—Le différend irlandais.

Londres, 28 février—La campagne Parnelliste en Irlande progresse, Le délai mis par les partisans de M. McCarthy à entrer en campagne est d'un mauvais augure pour l'avenir.'

MM. Ted Harrington, Redmond et autres changent leur attitude de modération à l'égard de l'opposition des prêtres, et préviennent le clergé qu'ils ne tolèreront plus son hostilité avec tant de patience.

Dans un discours prononcé hier à Tralee, M. Harrington a dit que les prêtres doivent se borner à leurs devoirs privés, à leur ministère; que leur ton autoritaire dans les affaires politiques ne convient pas au peuple, qui ne veut pas faire la guerre aux ecclésiastiques ; mais à leur tour ceux ci ne doivent pas se montrer hostiles.

M. Redmond s'est servi du même langage à Roscommon.

Le journal *Freeman* affirme que les prêtres, malgré les évêques, retournent à leur allégeance à la ligue, et que cinquante ecclésiastiques du diocèse de Dublin ont déjà laissé entrevoir leur adhésion au parti Parnell.

Plusieurs partisans de M. McCarthy ont essayé de haranguer hier des assemblées à West Limerick, mais ils ont été obligés d'y renoncer. En face de l'opposition des membres de la Ligue ils n'ont pas pu se faire écouter.

La faiblesse du parti McCarthy est due au manque d'organisation ; M. Parnell, au contraire, s'est entouré de tous les hommes dont il pouvait disposer pour travailler au bien de la cause, sous le contrôle du quartier-général à Dublin.

MM. Dillon et O'Brien sont toujours à l'infirmerie de la prison ; ils ne sont pas alités cependant. On leur permet livres et tout ce qu'il faut pour écrire.

Au cours d'une entrevue, le colonel Nolan a dit qu'il était satisfait de la façon dont les prisonniers sont traités.

La presse berlinoise.

Berlin, 28 février—La presse berlinoise commente l'inhabilité de la France à réprimer l'agitation chauviniste occasionnée par la visite de l'impératrice Frédéric.

Le Vossische Zeitung.

Berlin, 28 février—Le *Vossische Zeitung* dit que les Parisiens reviennent au sens commun, mais des questions pourraient surgir qui obligeraient de faire une demande de satisfaction péremptoire.

Le steamer Russia.

Hambourg, 28 février.—Le steamer *Russia* est arrivé de New York.

Mort de Sir Joseph Wm. Bazalgette.

Londres, 28 février—La mort de Sir Joseph Wm Bazalgette, célèbre ingénieur, est annoncée.

Guérie par le système Koch.

Vienne, 28 février—Hier à une assemblée de la Société médicale, le Prof. Bilroth a exhibé aux médecins présents deux malades qu'il a guéris de la tuberculose en suivant le système d'injection du Prof. Koch.

Révolte sur l'Ile Bisano.

Lisbonne, 28 février—Des dépêches reçues ici de l'île Bisano, colonie portugaise, en face du delta de la rivière Jeba, annoncent qu'une révolte sérieuse a éclaté sur l'île contre le joug portugais.

Les habitants portugais sur l'île sont à la merci des émeutiers et demandent protection.

[illegible] par le gouverneur d'Alsace-Lorraine.

Strasbourg, 28 février—Un décret lancé aujourd'hui par le prince Von Hohenlohe Schillingfurst, gouverneur de l'Alsace-Lorraine, annonce qu'à partir d'aujourd'hui, tous les règlements relatifs aux passe-ports qui ont trait à l'Alsace-Lorraine, seront strictement mis en vigueur, et que toutes facilités pour des billets d'aller et retour sur les chemins de fer ont été abrogées.

La presse russe approuve les artistes français de ne pas être représentés à l'Exposition de Berlin.

St-Pétersbourg, 28 février—La presse russe est unanime à approuver le refus des artistes français de prendre part à l'exhibition d'objets d'art à Berlin, et blâme aussi l'irritation des Allemands à cause de ce refus.

Nouvelles berlinoises.—Copyright de la Presse associée.

Berlin, 28 février—La fureur de l'empereur Guillaume de voir que l'impératrice Frédéric, par sa visite, n'a pas réussi à établir en quelque sorte, de bonnes relations entre l'Allemagne et la France, retombe maintenant sur le chancelier Von Caprivi et le comte Von Munster, l'ambassadeur d'Allemagne à Paris. Sur celui-là, pour avoir conseillé d'en faire l'expérience, et sur celui-ci pour avoir consenti au séjour prolongé de l'impératrice et à sa visite fatale et indiscrète à Versailles.

Malgré la dénégation officielle, M. Herbette, l'ambassadeur de France, en cette ville, a été consulté avant que l'empereur n'ait donné son consentement au voyage de l'ex-impératrice.

Les fonctionnaires de la cour ici affirment que le chancelier Von Caprivi a fait part du projet de voyage de l'impératrice de son but personnel et de la longueur de son séjour à Paris à M. Herbette, à un dîner diplomatique qui a été donné quinze jours avant le départ de l'impératrice.

L'empereur semble accuser le chancelier et le comte Von Munster de l'avoir mal informé quant au résultat probable de la dite visite.

M. Herbette, qui avait probablement reçu des instructions de M. Ribot, ministre des affaires étrangères en France, a informé hier le chancelier qu'il désirait exprimer personnellement à l'empereur ses regrets pour la façon dont a été traitée l'impératrice.

M. Herbette a ajouté qu'il ne demandait pas une entrevue formelle en sa capacité d'ambassadeur français.

A cette requête l'empereur a répondu, qu'il ne désirait avoir aucune conversation non officielle sur ce sujet, car elle serait personnellement très pénible pour lui et M. Herbette.

A moins que celui-ci n'ait une communication officielle à lui transmettre, il est inutile, a ajouté l'empereur, qu'il cherche à avoir une audience.

Le caractère de la réponse est interprété dans les cercles officiels, comme indiquant la détermination de l'empereur d'obtenir une sorte de satisfaction du gouvernement français.

Des bruits circulent que le chancelier Von Caprivi sera déplacé de son poste et que le comte Von Munster sera rappelé. Celui-ci du reste ne restera pas longtemps à son poste, ni M. Herbette, pour lequel l'empereur éprouve tant d'aversion qu'il est probable que M. Ribot se verra obligé de le rappeler.

Dès que l'empereur s'est aperçu qu'une crise était imminente, il a mandé par télégraphe le général comte Von Waldersee d'Altona à Berlin. Celui-ci est arrivé jeudi et a dîné avec Sa Majesté. Après une longue conférence, le général Waldersee est retourné à Altona. Personne ne doute que sa visite avait trait à la situation actuelle.

L'empereur a eu aussi une consultation avec M. Miquel, qui est maintenant le ministre favori, et dont la position a été fortifiée par le conseil qu'il a donné la veille du départ de l'ex-impératrice Frédéric, de ne pas prolonger son séjour à Paris au-delà de trois jours.

L'incident de Paris est un triomphe pour le prince Bismarck.

Le *Hamburger Nachrichten* conseille à l'empereur de retourner à l'ancienne politique qui regardait la France comme une ennemie qu'il est impossible de pacifier.

Le *Kleine Journal* admet comme juste l'attitude du gouvernement français. La population de Paris a témoigné, dit-il, du respect à l'impératrice.

M. Schoof, membre national libéral de la Chambre basse de la diète prussienne, a demandé aux électeurs de nommer le prince Bismarck et a déclaré que celui-ci ne refuserait pas de servir, maintenant qu'il y a la perspective d'une crise dans les affaires étrangères de l'Allemagne.

Le bruit court aussi que M. Schoof a conseillé au comité du district Friedrichsruhe de prendre des mesures pour élire le prince Bismarck. Les récentes dissensions entre l'empereur et le prince Henri semblent être terminées.

L'amiral Heusner a succombé subitement aujourd'hui à Weimard, à une maladie de cœur.

Le Southern Pacific R. R. Co.

San Francisco, 28 février—Le Southern Pacific R. R. Co. a réglé les questions en litige avec le comité des griefs à la satisfaction des employés; il n'y aura pas de grève.

Mort de M. W. H. Sears.

San Francisco, 28 février—M. W. H. Sears, collecteur du revenu intérieur, dans le district Nord de la Californie, est mort hier soir, en cette ville du Bright disease.

Il avait été nommé collecteur de ce port en 1871 par le Président Arthur, et nommé collecteur du revenu intérieur par le Président Harrison.

Désastres causés par la crue des eaux.

Los Angeles, Cal., 28 février.—On travaille activement à réparer les rails de chemin de fer au sud de la Californie, mais il se passera quelque temps avant que le trafic soit repris.

Les rails des chemin de fer dans la direction de Santa Anna et San Juan sont en mauvais état, l'on ne pourra se rendre à San Diego par rail avant la fin de la semaine prochaine et à San Bernardino et Orange que mercredi prochain.

La pluie a recommencé hier soir et tout indique qu'elle tombera toute la nuit.

La situation générale dans le pays environnant reste la même.

San Diego, Cal., 28 février.—Des personnes arrivées hier soir de Tijuana pour obtenir des secours en faveur des victimes de l'inondation, disent qu'il y a au moins 70 personnes qui se sont réfugiées dans la bâtisse de l'école, et qu'il reste peu de maisons épargnées par l'inondation dans ce district.

Les dommages causés par la crue des eaux dans la vallée Tijuana, s'élèvent à plus de $40,000.

Clifton, Ariz., 28 février—La rivière a encore débordé, causant une autre forte inondation. Un grand nombre de propriétés ont été détruites. Les rails de chemins de fer ont été en partie démolis, ainsi que les digues. Le pont en fer de Guthrie a été emporté.

Le steamer Belgic.—Nouvelles de Chine.

San Francisco, 28 février—Le steamer *Belgic* est arrivé ce matin en 25 jours de Hong Kong et 15 jours de Yokohoma.

Le *Shanghai Mercury* dit que l'attitude du vice roi Chang Fung relativement à la visite projetée du czarewitch a causé beaucoup d'inquiétude au gouvernement. Des ordres ont été envoyés aux vice-rois de Tientsin, Nankin et Wuchang d'aller au devant du visiteur impérial à son arrivée et de lui montrer toutes les marques de respect dûes à son rang.

Une tentative a été faite à Shanghai dans la nuit du 21 janvier pour mettre le feu à bord du steamer *Pekin* de la compagnie de navigation chinoise, et l'on croit maintenant que le steamer *Shanghai* qui a été détruit par le feu et où 200 personnes ont péri, est l'œuvre d'un incendiaire.

La Chambre des Pairs du Japon, depuis l'incendie qui a détruit les bâtisses du Parlement, tient ses sessions à l'Hôtel Impérial.

Le 12 de ce mois l'influenza ou grippe sévissait toujours à Yokohoma et à Tokio, et plusieurs écoles ont été fermées.

On construit en ce moment des lignes télégraphiques et des embranchements de chemin de fer sur divers points de l'empire.

M. James J. Hill.

New York, 28 février. —Le *Herald* écrit: Le président James J. Hill, du Great Northern R. R., est arrivé d'Europe hier, à bord du steamer *Spree* de la ligne North German Lloyd. Pendant un séjour de quelques semaines à Londres, il a terminé tous les arrangements financiers nécessaires, et pourra maintenant activer les travaux à l'effet d'étendre sa ligne de chemin de fer Old Manitoba jusqu'à l'Océan Pacifique.

Souscription pour la veuve Windom.

New York, 20 février—Le comité chargé de recueillir un fonds pour la veuve de feu l'Hon William Windom avait en main, hier, un montant de souscriptions s'élevant à $30,000.

L'intention de dit comité, d'après son trésorier, M. John Knox, est de recueillir $20,000 de plus d'ici quelques jours, ce qui fera en tout $50,000 qui seront alors donnés prochainement à Mme Windom.

Le comité est composé de MM. Jesse Seligman, John J. Knox et Wm. D. Washburn.

WASHINGTON.

CONGRES.

Sénat.

Washington, D. C., 28 février—Le Sénat a adopté l'amendement de la Chambre au bill relatif à la taxe directe. Le bill n'attend plus que la signature du Président.

Nominations présidentielles.

Washington, D. C., 28 février—Le président Harrison a fait les nominations suivantes:

Thos V. Hart, maître de poste à Boston; Wm H. Doherty, marshal des Etats-Unis pour le Massachusetts.

Maîtres de poste: Kansas—Cyrus T. Nixon, à Chanute; Joseph McCreary, à Coffeeville.

Illinois—Marcelus R. Robinson, à Spring Valley.

Mort du sénateur Hearst.

Washington, 28 février—Le sénateur Hearst est mort ce soir à 9 heures en cette ville. Il était âgé de 71 ans.

Le sénateur Hearst.

Washington, D. C., 28 février—L'état du sénateur Hearst est, dit-on, toujours le même ce matin.

L'inspecteur Byrnes refuse la décoration italienne.

New York, 28 février—L'inspecteur Byrnes a refusé d'accepter la décoration que lui a envoyée le roi Humbert d'Italie.

Il a ajouté qu'il ne tient qu'à un seul titre, celui qu'il a déjà—le titre de citoyen américain.

L'évêque Paddock est très souffrant.

Boston, 28 février.—L'état de l'évêque Paddock a empiré depuis hier soir.

La situation à Hawaii.

San Francisco, 28 février—Une lettre reçue de Honolulu, et adressée au *Chronicle*, en date du 6 février, dit: "Les affaires ici sont dans une situation critique. Une lettre anonyme a été publiée ce matin, adressée au juge Judd, dans laquelle on annonce que la vie de la Reine est en danger. Mais tout le monde sait que la dite lettre a été écrite par M. Robert Wilcox, le révolutionnaire, dans le but d'inaugurer une démonstration publique contre la Reine.

Peu de temps avant le départ du *Charleston* le bruit circulait que la reine avait choisi un nouveau Cabinet comme suit; M. Wilson, premier ministre et ministre de l'intérieur, M. Samuel Parker, ministre des affaires étrangères; M. Curtings, ministre des finances; M. Whiting, avocat-général.

La reine n'a pas nommé l'héritier apparent du trône.

Rapport hebdomadaire des banques.

New York, 28 février. — Voici le rapport hebdomadaire des banques :

Réserve, diminution	$1,743,750
Prêts, augmentation	359,700
Espèces, diminution	2,608,400
Legal Tenders, augmentation	331,500
Dépôts, diminution	2,134,600
Circulation, augmentation	45,700
Les banques ont maintenant en plus de la règle de 25 pour cent	13,830,235

Le Sirop Delabarre est recommandé par les médecins et les gardiennes d'enfants. On s'en sert dans les hôpitaux d'enfants trouvés et dans les autres à Paris et dans les Provinces.

La grippe n'est plus. Le sirop pectoral balsamique de Ducongé l'a tuée. Pour guérir la toux et les rhumes, il n'a pas d'égal.

Au cercle :
—Moi, j'aimerais mieux épouser une petite femme qu'une grande.
—Pourquoi cela?
—Dame! parce que entre deux maux il faut choisir le moindre.

Entendu à la buvette du Palais-Bourbon: "Vous avez tort, cher collègue, de me traiter de misanthrope..... je n'aime pas les imbéciles, voilà tout...."
"Eh bien! je vous félicite..... on ne pourra pas vous accuser d'être égoïste."

NAVIGATION FLUVIALE.

Départs de bateaux à vapeur.

LUNDI, 2 MARS 1891.

St-Louis—CITY OF ST LOUIS, à 5 P M
Bas du fleuve—ALVIN, à 11 A M
Donaldsonville—MARY Z. COMEAUX, à 12 M
Bayou Lafourche—LAFOURCHE, à 5 P M
Bayou Sara—JESSE K. BELL, à 5 P M

MARDI, 3 MARS 1891.

Bayou des Glaises—J. E. TRUDEAU, à 5 P M
Bayou Goula—ASSUMPTION, à 12 M
Bayou Lafourche—ST JOHN, à 5 P M
Vicksburg—LAURA LEE, à 5 P M

Fleuve et rivières.

Memphis, 28 février—Le fleuve a 33 pieds et est stationnaire. Temps froid et pluvieux. Départ City of Cairo pour St-Louis.

Cairo, 28 février.—Le fleuve a 45 pieds 5 pouces et monte. Temps beau et froid. Arrivée, City of New Orleans de St Louis à minuit.

Louisville, 28 février—La rivière baisse—29 pieds 6 pouces aux chutes. 3[illegible] pieds 7 pouces dans le canal. Temps couvert et froid.

Les Passes.

Port Eads, 28 février 6 p m—Vent de sud ouest. Arrivés, steamship Hudson, capitaine Kemble, de New York.

Départs, steamships Rydal Holme pour Havre via Norfolk, Vie; Edith Hough pour Truxillo. Antonio Zambrana pour Bluefields; barque Jose-e-Maria pour Oporto; goëlettes Santo O.. pour Ruatan et Storm King pour Utilla.

Marchés.

Paris, 28 février—Les rentes 3 pour cent—95 francs 92 1/2c.

Londres, 28 février, 4 p. m.—Consols à la clôture 96 7/8 au comptant et 96 7/8 à terme.

New-York, 28 février. Coton calme. Middling Uplands 9. Middling Orleans 9 7/16.
Pas de ventes.
Futures—faciles à la clôture.
Ventes 46,500 balles.
Livraison en mars 8.85; avril 8.74; mai 8.84; juin 8.92; juillet 9.01; août 9.03, septembre 9.05; octobre 9.07; novembre 9.07; décembre 9.06.

BULLETIN MARITIME.

SAMEDI 28 FEVRIER 1891.

EXPÉDIÉS EN DOUANE.

Steamship (esp) Cadiz, Bectogui, Liverpool.
Steamship (am) New Orleans, Betts, New York.
Steamship (ang) Kate, Harman, Brême, via Norfolk, Vie.
Steamship (ang) Engineer, Edgar, Liverpool.
Steamship (am) Gussie, Hopner, Bluefields.
Steamship (am) Joe, Oteri, Jr, Ceiba, Truxillo, etc.

ARRIVÉS.

Steamship (am) Hudson, Kemble, New York.

BATEAUX A VAPEUR

Whisper, Dodd, Bush Grove.
Paul Tulane, Libano, Bayou Sara.
St. John, Blanchard, St Mary's Crevasse.
Assumption, Aikes, Bayou Goula.
Alvin, Kouns, Bas du Fleuve.
Leelia, Weaver, Monticello.
Goelette F M Pippo, ——, Covington.

EXPORTATIONS.

LIVERPOOL—par steamship Cadiz—5500 balles coton 35,039 boisseaux maïs en grenier.
BREME, VIA NORFOLK, VIE—Par steamship Kate—4413 balles coton.
LIVERPOOL—par steamship Engineer—4926 balles coton 25,629 boisseaux blé en grenier 15,006 24/56 boisseaux mais en grenier 1286 saumons plomb et cargaison en transit.
TRUXILLO.—par steamship Joe Oteri Jr—6800 pieds bois de charpente.

IMPORTATIONS.

PROGRESSO—par steamship And—1693 balles chanvre 1 colis hamacs.

Arrivages de produits.

BUSH GROVE—par steamer Whisper—[illegible] boucauts sucre 909 barils sucre 79 sacs sucre [illegible] barils melasse et fret assorti.
BAYOU SARA—par steamer Paul Tulane—18 balles coton 65 sacs riz brut 152 barils sucre 109 barils melasse et fret assorti.
ST MARY'S CREVASSE—par steamer St John—147 boucauts sucre 268 barils sucre 197 sacs sucre 694 barils melasse 1367 sacs riz brut et fret assorti.
BAYOU GOULA—par steamer Assumption—46 boucauts sucre 538 barils sucre 238 barils melasse 12 sacs riz brut et fret assorti.
BAS DU FLEUVE—par steamer Alvin—86 barils sucre 33 barils melasse et fret assorti.
MONTICELLO—par steamer Leelia 89 balles coton.
COVINGTON—par goelette F M Pippo 10 balles coton.

Par les chemins de fer.

N. O. FORT JACKSON & GRAND ISLE RR—149 barils sucre 290 barils melasse et fret assorti.
NEW ORLEANS AND GULF RAILROAD—4 sacs coton en graine et fret assorti.
ILLINOIS CENTRAL RAILROAD—1079 balles coton et fret assorti......Recettes de coton en février 27,594 balles. Recettes depuis le 1er septembre 308,913 balles.
LOUISVILLE AND NASHVILLE RR.—871 balles coton 14 boucauts tabac et fret assorti.
SOUTHERN PACIFIC RR. COMPANY—125 balles coton 6 balles [illegible] coton 501 sacs [illegible] graine coton 50 barils riz 47 boucauts sucre 751 barils sucre 899 barils melasse 9 demi-barils melasse 36 barils sirop 1 baril riz 263 sacs riz brut et fret assorti.
LOUISVILLE N. O. & TEXAS RAILROAD—2492 balles coton 2 wagons farine graine coton 3 wagons tourteaux 30 barils melasse et fret assorti.
TEXAS AND PACIFIC RAILWAY—287 balles coton 27 balles [illegible] coton [illegible] boucauts sucre 239 barils sucre et fret assorti.
N. ORLEANS & NORTHEASTERN RR—290 balles coton et fret assorti.

Par le Télégraphe.

New-York, 28 février 1891.
A A. Moulton et Co
Le steamship Seneca, capitaine Stevens, est arrivé ce matin.